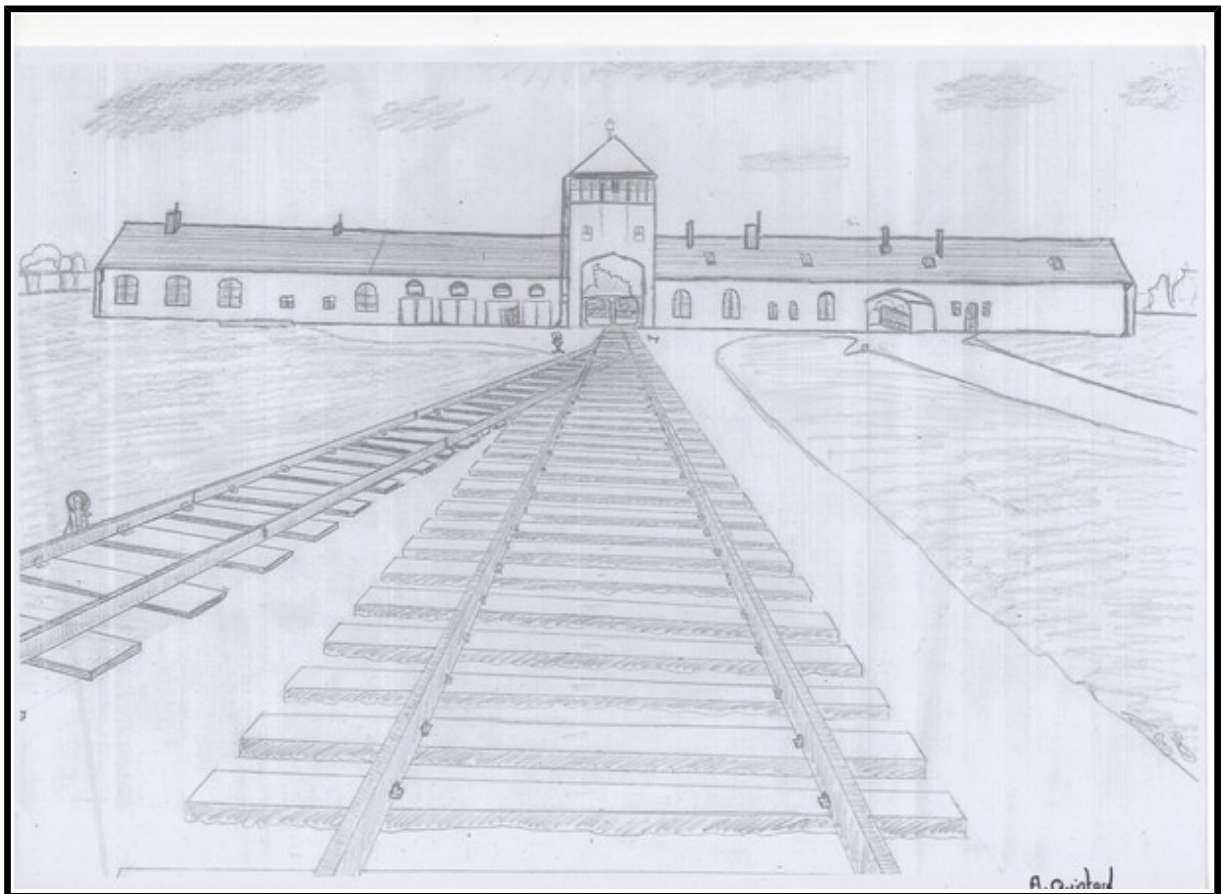




# IDA, UNE ADOLESCENTE DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE



# SOMMAIRE

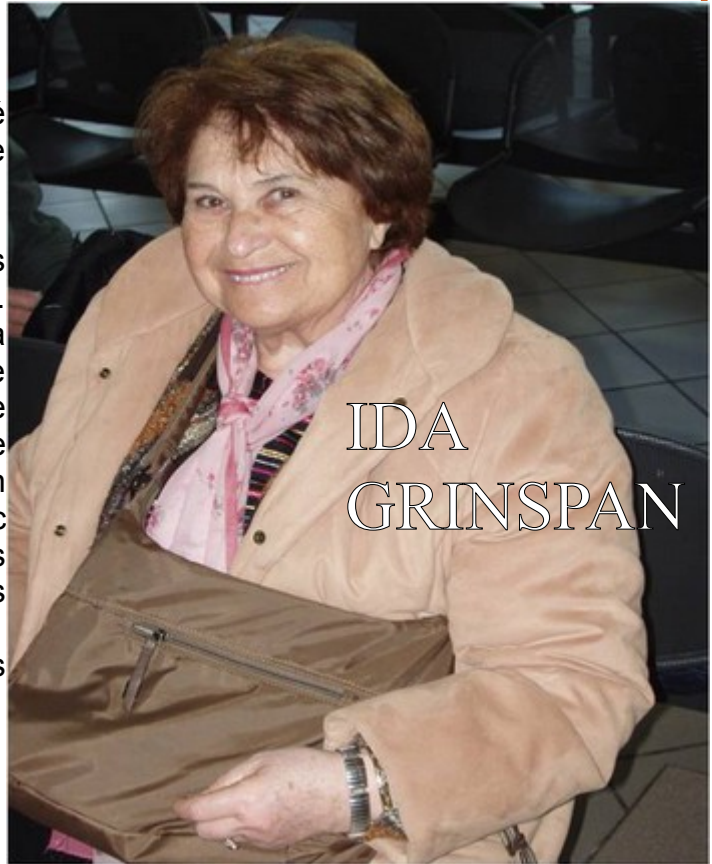
- « *La France-refuge* ». Page 3
- Un exil forcé. Page 4
- Une nouvelle vie à la campagne. Page 4
- Une mauvaise nouvelle. Page 5
- Un bruit de moteur dans la nuit. Page 5
- Les gendarmes auraient-ils pu la sauver ? Page 6
- Drancy-Pitchipoï. Pages 7-11
- Une journée au camp. Pages 11-12
- Les Kommandos. Page 13
- Mala, une détenue exemplaire. Page 14
- Histoire d'un pull gris. Page 14
- Le système de mise à mort. Page 15
- Le temps d'une chanson. Pages 16
- La marche de la mort. Pages 16-17
- La marche, la faim, le froid. Page 18
- Wanda, ma bonne étoile. Page 18
- « *Hello !* ». Page 19
- L'après Auschwitz. Pages 20-21
- Une série de chances inouïes. Page 21
- La faculté de pardon. Page 22
- Une certaine «Léo». Page 22
- Un entretien impossible. Page 23
- De retour au camp, Auschwitz le cimetière de mes parents. Pages 23-24
- « *Et après* ». Page 25
- Ma meilleure élève. Page 25
- « *Même Raymond* ». Page 26
- Une aide appréciable mais vaine. Page 26
- Femmes d'exceptions. Page 27
- Un besoin d'optimisme. Pages 27-28

## « La France-refuge »

Je m'appelle Ida, je suis de nationalité française et je vais vous raconter une partie abominable de mon adolescence.

Tout a commencé avec mes parents. Ils étaient Polonais et de religion juive. Après s'être mariés, ils ont dû quitter la Pologne dans les années 1920, à cause des difficultés économiques de l'époque mais aussi en raison d'une haine toujours plus accentuée de la religion juive : l'antisémitisme\*. Ils se sont donc réfugiés en Allemagne, à Berlin, mais les mêmes problèmes les ont contraints à fuir de nouveau.

C'est ainsi que mes parents sont arrivés en France.



IDA  
GRINSPAN

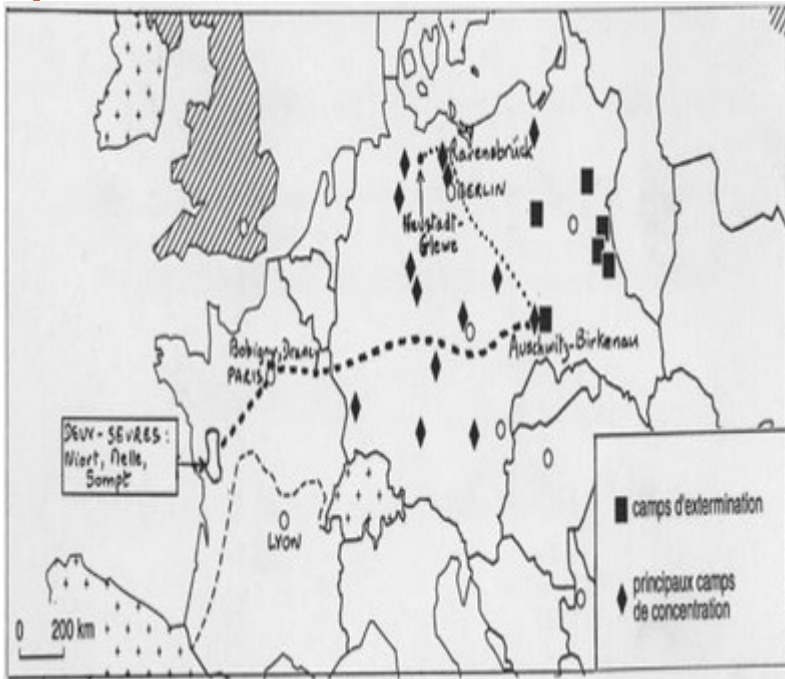
Paris leur semblait un refuge suffisant, c'est là que mes parents se sont mariés civilement. La France avait une réputation incroyable en Europe centrale. C'était le pays de la liberté, de la tolérance. Mon frère y est né en 1924, et moi cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 1929.

Le nom de famille de mon père est Fensterzab ce qui veut dire en français « carreau de fenêtre ». A la maison nous parlions surtout le Yiddish\*, néanmoins papa prendra des cours de français à Paris par la suite. Il était très exigeant sur nos notes. Mais à l'école, on ne m'a jamais fait sentir que je venais d'ailleurs. Ni les institutrices, ni les élèves, personne ne se moquait de mon nom pourtant difficile à prononcer. Je tiens à vous préciser que ni mon frère ni moi n'avons reçu d'éducation religieuse juive.

### \*LEXIQUE :

Antisémitisme : la haine des Juifs

Yiddish : C'est une ancienne langue parlée depuis le Moyen-Âge par les Juifs, qui ressemble à l'Allemand.



*Périple d'Ida de Paris vers Melle puis la Pologne.*

*Ida à 12 ans !*

## Un exil forcé

Dix ans après ma naissance, soit en 1939, la France entrait en guerre contre l'Allemagne et se préparait à vivre la seconde guerre mondiale\*.

Paris fut rapidement occupé par les troupes allemandes. A nouveau les Juifs furent visés. Toute ma famille vivait donc dans la crainte d'être arrêtée.

C'est pourquoi mes parents ont préféré me placer à l'abri en zone libre, dans le Poitou dès 1943.

## Une nouvelle vie à la campagne

J'ai donc vécu dans une nouvelle famille : Alice et son mari, dans le village de Sompt\* (près de Melle\*), dans les Deux-Sèvres. Alice s'occupait bien de moi mais elle ne m'apportait pas l'amour d'une mère. Toutefois j'étais censée être en sécurité chez eux. Je vivais comme une jeune paysanne en m'intégrant du mieux possible.

La vie à la campagne, au grand air, fut une chance pour moi car trouver en temps de guerre un coin si reculé et si plein de vie, rassurait mes parents. Néanmoins je pleurais souvent en compagnie de ma chienne Gardienne. Heureusement ma mère profitait de mes vacances scolaires pour me rendre visite et me donner des nouvelles si attendues de ma famille restée à Paris pour travailler. J'ai eu beaucoup de mal à quitter ma mère malgré mes 12 ans.

Un matin, Alice vint me voir, une lettre à la main. C'était une lettre de ma mère qui m'invitait à venir passer mes vacances de Pâques à Paris. Quelle joie !



Mon cœur sautait dans ma poitrine. Le lendemain, j'étais déjà dans le train pour Paris et le soir même dans les bras de ma mère. Je fus accueillie du mieux possible malgré les faibles moyens dont disposait ma famille à l'époque. Par exemple, ma mère m'amena chez un coiffeur qui me fit cette fameuse coupe d'adulte qui me sauvera à mon arrivée dans les camps, vous comprendrez pourquoi ensuite.

## Une mauvaise nouvelle



Lors de ma nouvelle vie au village de Sompt\*, j'étais toujours inquiète du sort qu'on réservait aux Juifs en France et grâce aux voisins d'Alice qui, eux, avaient un poste radio, je me tenais informée. D'ailleurs mon père avait écrit à ma famille d'accueil pour lui dire qu'il fallait absolument me faire rayer des listes de juifs établies par la mairie, sinon cela me mettrait en grand danger. C'est en raison de ce recensement qu'on m'avait attribué une étoile\* à porter quotidiennement.

Recevoir un courrier de ma famille était toujours une grande joie pour moi mais, à la fois, je m'inquiétais de savoir ce que j'allais y apprendre. C'est ainsi que j'ai eu connaissance du fait que ma mère venait de se faire arrêter à Paris mais personne à l'époque ne savait où elle se trouvait. Cela me causa une très grande peine et je pris conscience que mon avenir était incertain.

Quelques mois passèrent sans nouvelle supplémentaire.

## Un bruit de moteur dans la nuit

Le 31 janvier 1944, aux environs de minuit, alors que tout le monde dormait, je fus réveillée par un bruit de moteur.

Trois gendarmes français venaient de sortir d'une voiture garée devant notre ferme. Je compris tout de suite que ce devait être pour moi car tout le village savait que j'étais juive.

Les gendarmes n'ont pas fait preuve de pitié à mon égard. Alors qu'Alice essayait de s'interposer, ils proclamaient que je devais me rendre sans faire d'histoire sinon ils menaçaient d'emmener son mari.

J'ai donc préféré coopérer en épargnant ma famille d'accueil. Je me suis toujours demandée pourquoi ils m'arrêtaient, alors que je n'avais rien fait du tout. A leurs yeux, être juif était une «faute».

Une traction avant Citroën



## Les gendarmes auraient-ils pu la sauver ?

Les préfets de France reçurent l'ordre de la part des Allemands d'exécuter des arrestations massives de juifs, notamment dans le Poitou. ( \*collaboration entre Gestapo et gendarmerie) Ils répercutèrent cet ordre aux policiers et aux gendarmes avec les noms et les adresses des familles juives à arrêter.

Mon recensement comme juive du village a alimenté ce fichier, composé dans la région de plusieurs centaines de noms ; pourtant cette nuit-là j'ai été la seule à être trouvée.

En y repensant, ils auraient très bien pu crever les pneus de leur voiture et durant la réparation ils auraient pu me laisser partir me cacher dans le village.

C'était donc un acte de méchanceté gratuite qui n'avait pas lieu d'être envers une innocente jeune fille comme moi.

En fait ils connaissaient le sort qui m'attendait : la déportation.

Seconde Guerre mondiale : 1939-1945, conflit armé opposant les Alliés (France, Royaume-Uni, USA) aux forces de l'Axe (Allemagne, Italie, Japon). Les Alliés sont victorieux lorsque l'Allemagne capitule le 8 mai 1945.

Étoile juive : étoile en tissu que les Juifs devaient coudre sur leurs vêtements sur l'ordre des nazis.

La collaboration : En 1940, la France vaincue participe à la répression contre les Résistants et les Juifs, sous les ordres de l'Allemagne.

La Gestapo : police allemande spécialisée impliquée dans la traque des Résistants et des Juifs.

### ***C'est ainsi que commence mon périple ...***



*Carte du Poitou-Charentes*



*Carte des  
Deux-Sèvres  
(79)*

## Drancy-Pitchipoï \*

Je fus amenée à la gendarmerie de Melle\*. De là je fus transférée et interrogée à Niort\*. Les gendarmes voulaient savoir où se cachait ma famille, mais je ne leur ai rien dit. Alice, avait beaucoup pleuré lors de mon départ ; elle avait tout de même essayé de me sauver à Niort , en présentant un certificat de baptême catholique sans succès. Puis je fus emmenée au camp de transit de Drancy\*, près de Paris. J'espérais secrètement retrouver ma mère là-bas. Je n'ai pas pleuré, j'étais terrifiée à l'idée de ne pas revoir ma famille, mais je gardais ma peur pour moi.

Là-bas, les privations continuent : on ne peut pas manger à sa faim et toutes les corvées\* nous reviennent. Je suis restée une semaine à Drancy, rassurée d'être encore en France.

Cela n'a pas duré longtemps car ensuite nous avons été déplacés une fois de plus mais sans connaître notre destination. Nous avons été conduits à la gare de Bobigny\*, les soldats Allemands nous ont précipité brutalement dans des wagons à bestiaux.



*Wagon à bestiaux servant à déporter les Juifs*

L'enfer commença alors : nous avons très peu de place de par notre grand nombre et aucune nourriture, simplement un malheureux seau avec un peu d'eau qui sera vide rapidement.

Bien sûr, aucun confort concernant l'hygiène n'est disponible. En guise de WC, nous avons une grande bassine bientôt pleine qui dégage une odeur infecte. Pour garder un peu d'intimité, les hommes s'organisent et nous cachent avec un manteau mais cela entraîne quand même une grande perte de dignité.

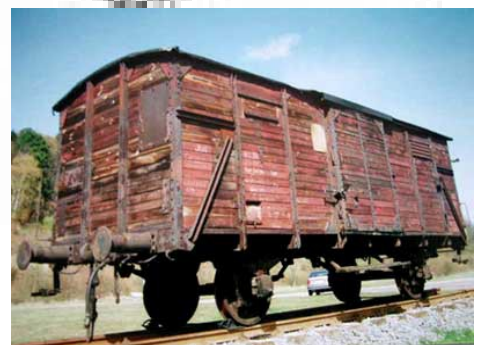
Pitchipoï : nom imaginaire donné à la destination vers laquelle les Juifs étaient déportés.

Melle et Niort : voir carte des Deux-Sèvres page précédente

Drancy : voir carte sur page suivante

Bobigny : ville située à côté de Drancy d'où partaient les convois vers Auschwitz

Les corvées: tâches ménagères imposées



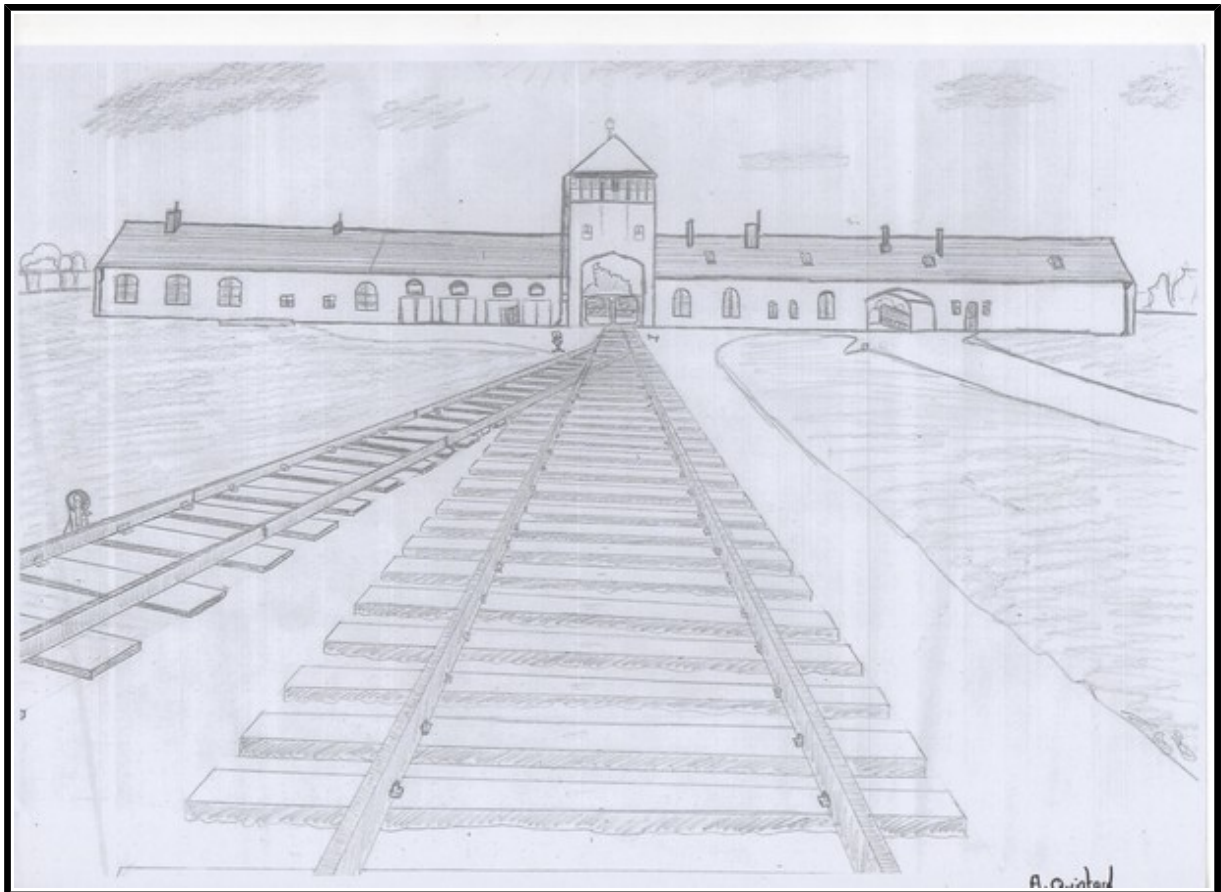
*Périple d'Ida  
depuis son transfert de Niort,  
via Drancy,  
en direction d'Auschwitz*



On ne pouvait pas dormir, on avait juste la place de s'asseoir sur quelques brindilles de paille infestées par les excréments qui débordent de la bassine. On peut au mieux s'assoupir sur l'épaule du voisin. Quand on parle de notre destination, j'entends le terme de « Pitchipoï \* » : ce n'est pas un lieu précis, mais cela donne un but à notre voyage. Je me rappelle avoir eu très faim mais pas question d'entamer les provisions qu'Alice m'avait données pour ma mère.

Les conditions du trajet sont tellement atroces que cela nous donne de l'espoir quant au futur, « *ça ne pourra pas être pire* » pensent mes voisins. Enfin nous arrivons après trois jours et trois nuits dans ces convois. Tout le monde est soulagé. « *Enfin, on arrive* » se disent certains.

### *Entrée du camp d'Auschwitz - Birkenau*



Soudain, j'entends à travers le wagon, des cris dans une langue qui me paraît étrangère ainsi que des aboiements féroces : j'étais apeurée quand le train s'arrêta. Enfin, les portes s'ouvrent et un quai de gare s'étend devant moi. Par la suite j'ai appris que je me trouvais en Pologne dans le camp d'Auschwitz, d'une superficie d'environ 170 ha. Je découvre peu à peu ce paysage sous la neige en ce 13 février 1944.

Je décide de suivre par affinités les deux jeunes filles qui étaient dans mon wagon. Nous commençons à courir en direction du groupe déjà formé. Je me mis dans la file qui avait été triée en fonction de l'âge et de l'état de santé. On m'oblige à laisser toutes mes affaires sur les quais enneigés du camp, y compris les provisions que je conservais précieusement pour ma mère que je croyais retrouver ici.



### *Sélection à l'arrivée d'Auschwitz*

A l'entrée d'un bâtiment, on nous amène dans le secrétariat pour remplir nos fiches d'identité, je donne mon véritable âge. L'une des employées paraît s'attarder sur ma fiche. On nous conduit ensuite dans la salle de « désinfection », puis on nous demande de nous déshabiller y compris nos sous-vêtements. Me retrouver là, nue devant toutes ces inconnues, me mettait terriblement mal à l'aise. Des prisonnières nous prennent nos habits, d'autres arrivent pour nous raser les cheveux, les aisselles et même le pubis pour des raisons d'hygiène puis des détenues approchent munies d'encriers et de plumes: elles m'inscrivent le numéro : 75360 que je porte toujours à l'heure actuelle sur mon avant bras. Ensuite on nous jette un paquet de vêtements trop légers pour la saison, qui ne protégeront pas du froid, une croix rouge peinte sur le dos au cas où on tenterait de s'évader. Des chaussures nous sont lancées sans soucis de pointure.

En l'espace de quelques heures seulement, je venais de perdre toute trace de ma véritable identité.

Plus tard, des prisonnières françaises se fauillent après le couvre-feu, elles m'apprennent qu'il ne faut pas que je révèle mon véritable âge et elles nous avouent que la plupart des femmes sont gazées dès leur arrivée et brûlées dans des fours crématoires. Trouvant cela incroyable, je mis quatre ou cinq jours avant de me rendre à l'évidence.

Dans les blocks\*, des groupes se forment aussitôt. Le lendemain de notre arrivée, nous recevons un bout de tissu sur lequel est imprimé notre numéro de matricule précédé de l'étoile de David, signe que nous sommes Juifs, il faut le coudre sur le côté gauche de notre veste à hauteur de la poitrine, c'est ici une sorte de carte d'identité. À partir de ce moment, on ne nous désignera plus que par ce numéro qu'il nous faut savoir par cœur en allemand sous peine d'être rouées de coups.

les Blocks : baraquements regroupant les dortoirs des déportés.

Lorsque nous découvrons les latrines\*, il y règne une crasse et une puanteur inimaginables. Nous n'avons aucun moyen de nettoyer l'endroit où nous sommes assises et nous ne disposons pas de papier, aucune de nous ne s'est habituée à cet écoëurement.

Les seuls moments que nous trouvions agréables étaient lorsque nous parlions entre adolescentes venues de France, chacune racontait son histoire, son arrestation. On se doutait bien que la guerre allait finir et que notre sort en dépendrait.



*Les latrines*

## **Une journée au camp**

L'appel du soir est le plus long. C'est un des pires moments de la journée. Nous sommes épuisées par le travail, les gardiennes ne font que nous compter, elles ne vérifient ni nos noms ni nos numéros. Il est interdit de parler, de bouger ou même de se réchauffer. Nous n'avons pas le droit d'aider les femmes les plus fatiguées à se relever. Mais quand les gardiennes s'éloignent, nous en profitons pour réchauffer le dos de la camarade qui est devant.

En Pologne, l'hiver est interminable, les Kapos\* font exprès de faire durer l'appel du soir le plus longtemps possible, il fait en général entre -10°C et -15°C. Quand le printemps arrive enfin, tous les chemins sont recouverts de boue, c'est finalement pire que d'avoir froid. Après ça, on nous distribue deux tartines de pain très noir, un morceau de margarine ou alors une rondelle de saucisson ou une cuillère de marmelade très liquide.

les Latrines : toilettes provisoires collectives.

les Kapos : détenues, non juives, assurant la discipline, à l'aide de gourdins, à l'intérieur du camp et portant un brassard distinctif.

La nuit, nous dormons dans les Koyas\* : où il y a trois étages et nous sommes cinq ou six par étage. Nous disposons de seulement deux couvertures par niveau, nous en mettons une en dessous de nous et une au-dessus de nous pour nous couvrir. Celles qui sont le plus au bout du lit n'ont pas assez de couvertures donc nous changeons chaque nuit de place pour que ça ne soit pas toujours les mêmes au bout. Il fait à peine plus chaud que dehors. La chef de Block quant à elle, occupe une petite chambre plus confortable et meublée. Nous ne pouvons pas boire la nuit, l'eau n'est pas potable et la neige est trop sale pour la boire.



Ida  
expliquant  
le système  
des  
Koyas dans  
le camp  
d'Auschwitz  
z

Les Kapos nous réveillent à quatre heures du matin. Elles désignent quelques unes d'entre nous pour aller chercher la bassine de jus\*. A chaque fois j'espère ne pas être choisie car je n'arrive pas à soulever le récipient. Après «le jus», c'est tout de suite l'appel. Nous sommes rangées en colonne par cinq. L'appel du matin ressemble fortement à celui du soir. Les Kapos nous rappellent que nous ne sommes que des «stück»\*, ici nous perdons toute dignité, nous ne sommes plus considérés comme des êtres humains. Une fois l'appel terminé, nous partons travailler pendant douze heures durant. Nous faisons une pause le midi pour manger la soupe et là encore j'espère ne pas être choisie pour porter les tonneaux.

Les nouvelles extérieures sont très rares, nous avons seulement appris la libération de Paris.

Les koyas : grande planche de bois sur laquelle dormaient cinq déportées.  
la bassine à jus : récipient contenant la soupe.  
stück : « morceau », « pièce » en allemand.



## Les Kommandos

Un soir à Auschwitz, je décide de sortir avec deux voisines de block, deux sœurs dont l'une se nommait Suzanne, après le couvre-feu\* afin d'atteindre les lavabos. Nous devions être très prudentes pour ne pas nous faire remarquer des gardes. Cette sortie nocturne pour un peu d'hygiène, se faisait au péril de notre vie. Ce sont ces deux sœurs qui m'ont donné le courage de le faire et grâce à cela je n'attraperai aucune maladie.



Dans le camp, on nous forçait à travailler : je suis passée par plusieurs kommandos\* :

- **Le kommando des pierres** : on devait transporter un tas de pierres à l'autre bout du camp, puis recommencer le trajet inverse le lendemain. C'était un travail pénible et inutile, destiné à nous humilier et à nous épuiser.
- **Le kommando des patates** : j'étais affectée au tri des patates gelées.

Les conditions étaient moins difficiles. Les patates étaient destinées à la soupe qu'on nous servait mais les Kapos prenaient soin de ne pas remuer le fond de la marmite afin de garder le plus épais pour elles.

- **Le kommando de l'usine** ( Union Werke ) : on ajustait des ressorts de grenades tout au long de la journée.

Couvre -feu : horaire après lequel il est interdit de circuler dans le camp.

Kommandos : Unités formées par des détenu(e)s forcés à travailler au service du camp.



## Mala, une détenue exemplaire

Dans le camp, Mala la Belge était quelqu'un de très important pour nous. Intelligente : elle parlait cinq langues : yiddish, polonais, néerlandais, français et allemand. Grâce à ses dons elle avait réussi à gagner la confiance des SS et s'arrangeait pour nous changer de kommando ou encore pour nous rendre des services quand on lui demandait.

Un jour, Mala avait disparu du camp, recherchée par les SS, elle fut retrouvée dans les montagnes de Zywiec au sud de la Pologne près de la frontière slovaque. Elle s'était évadée avec Edek un homme dont elle était tombée amoureuse. Après leur arrestation, ils ont été conduits au block 11 réservé aux tortures. La fin de ses souffrances arriva vite.

«*Courage, c'est bientôt la fin de la guerre!*» nous suggérait sans cesse Mala.

Le soutien moral entre détenues était capital; nous nous soutenions toujours quand l'une de nous désespérait. C'est sans doute cette solidarité constante, à l'image de Mala, qui nous a donné la force de survivre.

## Histoire d'un pull gris

Un jour, en me rendant aux toilettes je croisais un jeune français. J'avais l'impression de le connaître d'avant la guerre. Après coup, je me suis souvenue que c'était le fils de maroquiniers\* de Clichy que connaissaient mes parents, il s'appelait Jean G. Je demandai aux copines de chambrée de se renseigner sur la présence de cet homme. L'information m'est revenue aussitôt : «*C'est bien lui, il t'attend demain, à neuf heures, à la pause casse-croûte des contremaîtres* » .

Le lendemain, je me glisse dans la division indiquée, bien qu'il me soit interdit d'y pénétrer. Un homme amaigri par les privations vient vers moi, nous nous reconnaissons l'un l'autre, c'est Jean. Il me dit que mon père me cherche dans le camp, ma gorge se noue et je fonds en larmes. Ce serait inespéré. Mon père serait là depuis une quinzaine de jours, d'après lui.

La pause se termine sans que j'ai plus de précisions. Je retourne travailler en sanglotant, je raconte à mes copines ce que je viens d'apprendre. Me voyant pleurer le contremaître s'approche puis le directeur de l'usine en personne. Contre toute attente, ils vont faire en sorte que Jean soit affecté dans la même usine que moi.

Quand je l'ai revu quelque jours plus tard, il ne me communique toujours pas le numéro de matricule de mon père et il me dit seulement que mon père a froid et qu'il lui faut un pull. Je réagis aussitôt par bonté de cœur : je vais au dépôt et j'échange du pain et une mandarine contre un pull, en pensant au réconfort qu'il apportera à mon père. Le lendemain je remets à Jean le précieux vêtement, en insistant pour obtenir des informations sur mon père. Ce prisonnier, en réalité, m'avait menti depuis le début, il ne connaissait pas mon père, et venait de profiter de mon chagrin pour récupérer tout simplement un pull. Que je fus naïve !

Maroquinier : Personne qui fabrique et vend des objets en cuir.

## Le système de mise à mort

Dans le but d'exterminer tous les Juifs du camp, les Allemands avaient mis au point un terrible système : à l'époque je n'étais pas au courant du déroulement précis des opérations, j'ai appris par la suite que les prisonniers étaient emmenés nus dans des salles, on leur faisait croire qu'ils allaient prendre une douche, mais au lieu de cela, ils mourraient intoxiqués par du gaz, le Zyklon B. Les Kapos hurlaient sans cesse qu'à « *Auschwitz on rentre par la porte, on sort par la cheminée.* » Quelle atrocité !

Certains prisonniers avaient pour travail de sortir les corps sans vie des détenus de la chambre à gaz et de les transporter vers les crématoires\*. Il s'agissait de grands fours destinés à laisser le moins de traces possibles des exécutions massives. Ces malheureux étaient tués et remplacés tous les trois mois pour ne pas pouvoir témoigner si jamais ils revenaient d'Auschwitz. Ces personnes étaient appelés *sonderskommandos*.

Un jour, certains de ces hommes, aidés par d'autres détenues, ont fait exploser un crématoire. A la suite de quoi ils ont été pendus et nous avons été forcés d'assister à l'exécution.

En abandonnant Auschwitz en janvier 1945, les SS ont détruit les fours crématoires pour faire disparaître les preuves de leurs méfaits. Après des recherches, on dénombre 1 million de déportés gazés à Auschwitz-Birkenau.



Boîtes  
de  
Zyklon B

Les crématoires : grands fours dans lesquels les cadavres des Juifs gazés étaient brûlés.

## **Le temps d'une chanson**

Juste avant la fin de la guerre, une sorte d'espoir s'est formée parmi nous : alors que la défaite de l'Allemagne était imminente, certains gardiens et kapos nous ont accordé plus de sympathie, ils étaient moins sévères et plus à notre écoute.

Rosette, une déportée qui travaillait à l'usine Union Werke, sans protection, a eu un grave accident avec une machine. Deux phalanges d'un de ses doigts ont été sectionnées. Elle a immédiatement été accompagnée par une gardienne à l'hôpital du camp d'Auschwitz pour y être soignée. Pour se donner du courage devant la gardienne, elle s'est mise à chanter. Cette dernière a été étonnée par cette conduite de la part de Rosette et a chanté avec elle. Après la guérison de Rosette et son retour à l'usine, la gardienne l'a reconnue et lui a confié un travail moins difficile.

Pour quelques instants seulement, grâce au cran de Rosette, un peu d'humanité avait resurgi à Auschwitz-Birkenau. Cependant ce genre d'anecdotes fut rarissime.

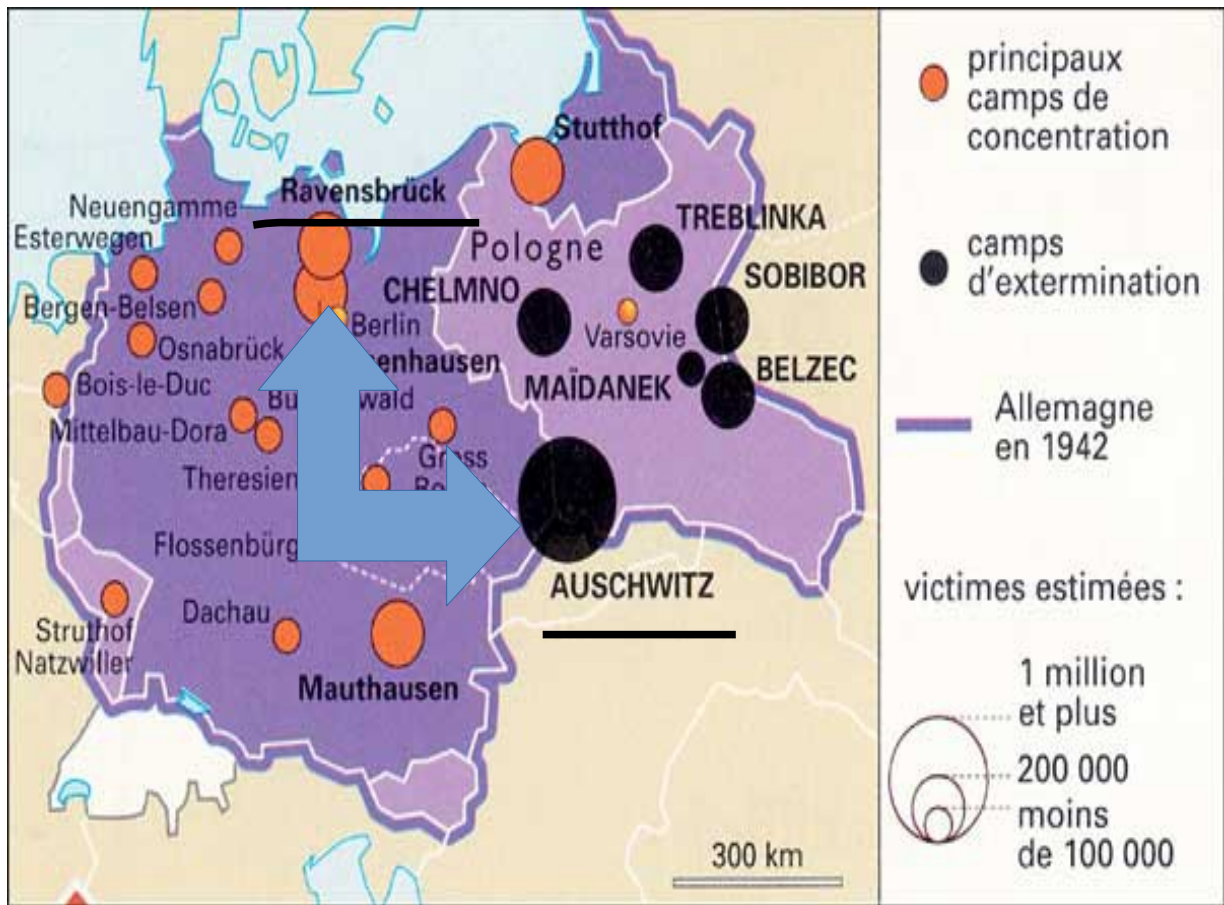
## **La marche de la mort**

Le 18 janvier 1945, Auschwitz est évacué. Sans savoir pourquoi, ni comment, nous devons partir. Serait-ce une autre fausse joie ? Peu importe, sortir d'ici était la meilleure chose qui pouvait nous arriver.

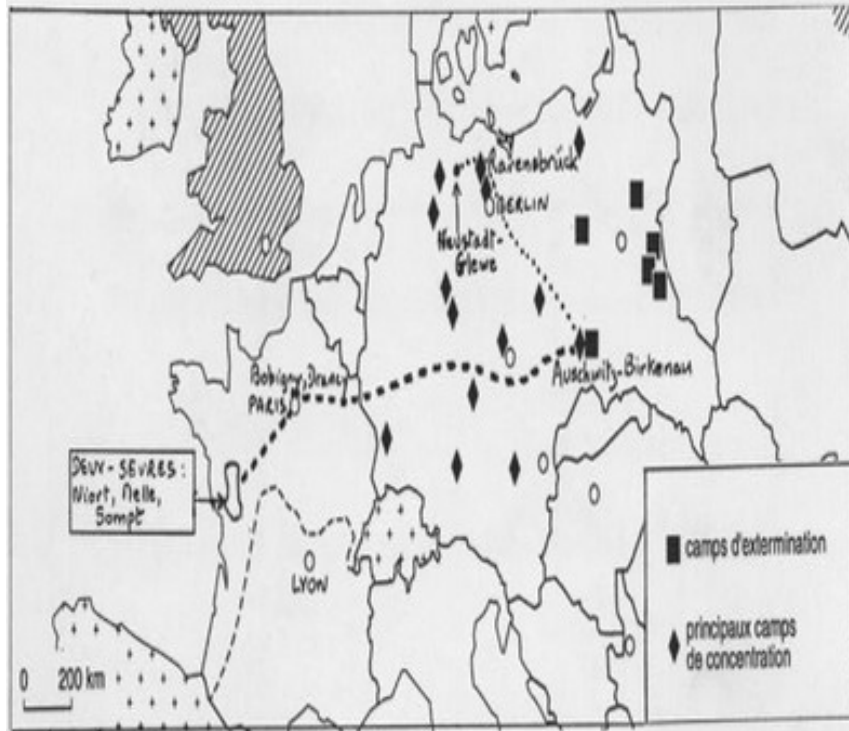
Nous ne savions rien de l'avancée de la guerre. Les Allemands ont pris toutes les femmes qui pouvaient marcher : « les valides ». Nous marchions sans aucune provisions en direction de la frontière de la Silésie\* sans le savoir. Toutes celles qui n'avaient plus la force de tenir sur leurs jambes étaient abattues sans pitié. Après 3 jours et 3 nuits nous sommes arrivées à la frontière. Ensuite, on nous a forcé à monter dans des wagons avec très peu de place.

Les conditions étaient critiques. Le trajet a duré 2 jours en direction de Ravensbrück\*.

La Silésie : région située au Sud-Ouest de la Pologne  
Ravensbrück : ville allemande, située au Nord de Berlin, voir la carte page suivante



Cartes des déportations successives d'Ida





## La marche, La faim, Le froid

Après cette marche terriblement épuisante, une véritable « épreuve » pour nous car la moitié des « valides » mourut, nous arrivons à Ravensbrück vers la fin janvier, un camp situé désormais en Allemagne, au Nord de Berlin. Ce camp de concentration est très peuplé mais désorganisé, c'est la panique. Je me retrouve dans une baraque en dur, alors que d'autres dorment dehors, à même le sol.

Les maladies nous affaiblissent et nous empêchent de travailler. La marche dans la neige pendant si longtemps a totalement gelé mes doigts de pied. Je m'aperçois vite que je suis la seule Française dans le camp.

On nous informe que nous devons repartir vers un autre camp à la mi-février, soit moins de 3 semaines après y être arrivés.

Nous nous déplaçons alors grâce à un train de voyageurs : c'est une grande première depuis mon arrestation. Nous ne sommes plus entassés. Ces conditions de voyage me remontent le moral, malgré la perte de toutes mes amies. Pourtant je suis de plus en plus faible, la marche, la faim et le froid ont fait de nous des zombies, alors que je n'ai que 15 ans ½.

Arrivés au camp de Neustadt\* (dépourvu de chambres à gaz donc aucune sélection mortelle à craindre) nous sommes installés dans une sorte de grange, je suis prise de fièvre, je ne tiens pas debout : je viens de contracter le typhus\*. Je retrouve Liliane une amie que j'ai connue à Auschwitz ; elle m'emmène à l'infirmierie et on m'installe dans un lit. Wanda, une infirmière polonaise, va alors tout tenter pour me rétablir.

## Wanda ma bonne étoile

J'étais pourtant dans un état critique. Wanda me soignait très bien, je devins alors une miraculée. Quelque chose me marqua beaucoup : elle avait les cheveux longs, ce qui était exceptionnel en ces temps de guerre.

Pour me soigner, elle alternait les bains chauds et froids pour que la circulation se rétablisse dans mes pieds puis elle me confectionnait des pansements de fortune avec des morceaux de papier ensuite elle faisait tout son possible pour que je puisse manger correctement car pour elle c'était une phase clé de ma guérison.

C'est pour cela que je garderai toute ma vie une grande reconnaissance envers cette femme, « *telle une étoile qui a brillé pour moi* ».

Mon typhus me faisait toujours autant délirer. L'épidémie se propageant, nous sommes isolées du reste du camp. Pendant ma convalescence, j'ai retrouvé mon amie Claudine, elle aussi contaminée. Nous ne nous quitterons plus jamais.

La chance me revient petit à petit, le 30 Avril 1945, les Allemands s'enfuient. Nous restons seules dans le camp désert. Wanda m'a dit au revoir et elle est partie.

Neustadt : ville allemande, située à l'Ouest de Ravensbrück  
le typhus : maladie très contagieuse transmise par les poux



## « Hello ! »

Deux jours après que les Allemands nous aient quittées, un miracle se produit : trois soldats américains pénètrent dans le camp. Ils nous paraissent beaux et grands, magnifiquement vêtus de leur tenues de combats.

- « Hello ! lancent-ils.
- Hello ! répondons-nous ».

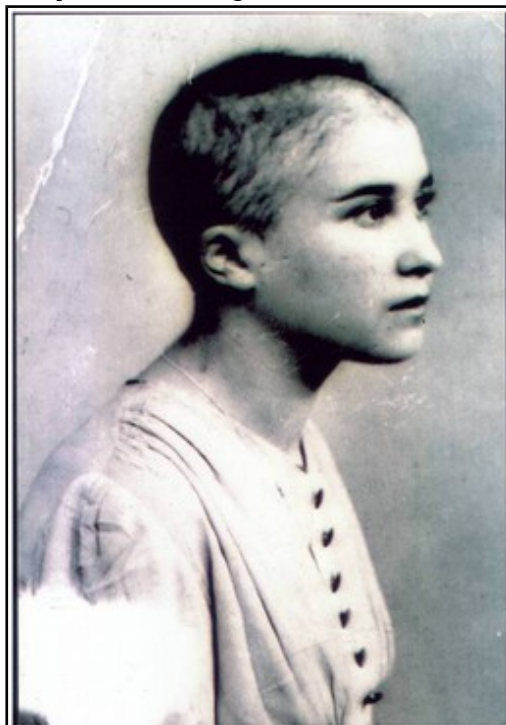
Ils sont tout étonnés de nous voir dans cet état, nous ne sommes que des gamines pour eux mais pourtant leurs regards se remplissent de compassion. Leur premier geste est de nous donner le peu de nourriture qu'ils possèdent. Puis ils repartent comme ils sont venus, nous laissant à nouveau livrées à nous-mêmes.

Puisque personne ne s'occupe de nous, ma voisine de chambre décide d'aller chercher des secours dans la ville voisine début mai 1945. Elle y rencontre des soldats Russes et les convainc de venir nous libérer.

Dans l'après midi, je les vois arriver avec des ..... brouettes, dans la mesure où nous ne pouvons plus marcher.

Je ne suis pas peu fière d'être libérée en brouette. Ils nous installent dans l'hôpital militaire allemand de Neustadt où nous retrouvons le plaisir de dormir dans de vrais lits avec des draps blancs et propres, moment de ma libération que j'ai le plus apprécié.

Quelques semaines après, des rapatriements sont organisés, nous partons en camions vers un autre hôpital, celui de Linneburg. Pour nous, pas question de rester en Allemagne plus longtemps. Nous nous sentirons en sécurité seulement après avoir passé la frontière, ce que nous fîmes quelques jours plus tard à bord d'un avion car les transports en train ne nous étaient pas conseillés, en raison de notre état de santé, en direction de l'aéroport français du Bourget.



Ida  
à  
sa sortie des  
camps

## L'après Auschwitz

Au cours de ce vol vers la France, j'ai vécu un retour progressif vers la liberté. Ma réelle libération intervint dans les airs lorsque nous survolions enfin le sol français.

Tout d'abord, un steward\* m'a proposé une cigarette, je voulais jouer à la «grande fille», mais dès la première bouffée, j'ai failli vomir. Un peu plus tard, ce même steward va nous annoncer que nous survolons la France. Enfin ! C'était un moment magique, intense et bouleversant à la fois. Ça y est je me sens libre, j'ai de nouveau l'impression d'être quelqu'un de normal.

Et pourtant ce n'est pas parce que nous sommes rentrés en France que l'épreuve est finie. D'abord, ma santé est inquiétante, je pèse au maximum trente kilos ce qui n'est vraiment pas beaucoup pour une fille de mon âge. De nouveau hospitalisée en France, j'ai eu la chance de prendre un bain d'eau chaude, moi qui en avait tant rêvé. Quelques jours plus tard, je me suis faite opérer d'une complication suite à une otite mal soignée et heureusement, malgré les risques, tout s'est bien passé.

Un jour de septembre 1946, un homme est rentré dans notre chambre d'hôpital. C'était mon frère. J'avais désormais 17 ans. Enfin le bonheur de revoir un membre de ma famille! A première vue, il ne m'a pas reconnue, il lui a fallu quelques instants avant de réaliser que c'était bien moi, sa petite sœur, devant lui. Il m'a annoncé que nos parents n'étaient pas rentrés, qu'il n'avait plus de nouvelles. Cela ne m'a pas empêché d'espérer encore. J'ai envoyé un télégramme à Alice, et elle m'a répondu qu'elle était très pressée de me voir.

Quand je vis Alice débarquer à l'hôpital, je lui ai crié: «*Alice! Je suis là! C'est moi!*» Elle s'est jetée dans mes bras en lançant un cri rempli d'émotions. Ici, quand une déportée retrouvait une personne de son entourage, tout le monde applaudissait et criait de joie.

Ensuite, je suis restée quatorze mois en Suisse, pour soigner une infection pulmonaire grâce à l'air pur de la montagne. On m'a proposé d'aller à Zurich pour apprendre un métier dans l'hôtellerie mais j'ai refusé, je préférais retourner en France. J'aurais dû leur demander des conseils pour entreprendre des études, pour lesquelles Madame Picard mon ancienne maîtresse, me trouvait douée. «*La déportation m'aura miraculeusement laissé la vie, mais elle aura ruiné toutes mes chances d'avoir un métier [...] à la hauteur de mes capacités*».

A mon retour en France, à Sompt, tout le village et mes anciens camarades me font la fête. Même la petite chienne m'a reconnue. A cette époque, il n'y a pas de soutien psychologique pour m'aider à accepter ce que j'ai vécu. On s'occupe juste de notre santé physique, mais pas du reste.

Quand je suis retournée dans les Deux-Sèvres, on m'a interrogée sur ma déportation. Mais les gens avaient leurs propres problèmes, ils n'étaient pas prêts à entendre la vérité et encore moins à la croire. Ils ne tenaient pas à savoir quels supplices\* avaient subis les déportés. Cela me poussait à une certaine retenue mais j'ai toujours répondu aux

questions. J'ai commencé à chercher à témoigner autour de moi de mon expérience. C'est ainsi que j'ai découvert une association parisienne qui allait m'aider. L'Amicale a été fondée dès 1945 mais je n'y allais pas autant que j'aurais voulu, car j'habitais à l'autre bout de Paris. J'avais la chance d'appartenir à un petit groupe de personnes qui s'étaient connues au camp.

## Une série de chances inouïes

A ce moment de mon récit, je voudrais attirer votre attention sur un point en particulier. Si j'ai survécu à la déportation, c'est avant tout grâce à une série de chances inouïes.

Tout d'abord, peu avant mon arrestation, ma mère était venue en vacances pour me voir et m'avait coiffée à la mode, ce qui me fit paraître plus âgée. Ainsi, je pus éviter un grand nombre de sélections\*. J'ai l'habitude de dire : *« ma mère m'a donné la vie deux fois : la première, le jour de ma naissance ; la deuxième, en me coiffant de cette façon, ce qui me sauva certainement la vie. »*



Lors du trajet vers Auschwitz, dans les wagons à bestiaux, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai rencontré une vieille dame et deux jeunes filles pour qui je me pris d'amitié. Quand tout le monde descendit des wagons, je n'attendis pas la vieille dame et j'ai suivi les jeunes filles qui remontaient la file à toute allure. Nous avons été alors séparées des hommes, puis sélectionnées par le médecin pour les travaux forcés. Il m'avait sélectionnée car j'avais l'air en forme, je faisais plus que mon âge, grâce à cette fameuse coiffure, et étant réfugiée à la campagne, je n'avais pas subi les mêmes privations que les autres.

Sur les 1500 personnes que comptait mon convoi depuis Drancy, seules 59 détenus survécurent jusqu'à la libération du camp.

Durant tout mon séjour à Auschwitz, je n'ai pas été malade et lors des sélections, je me pinçais les joues pour les rendre plus colorées. Lors de mon second hiver à Auschwitz, j'ai eu la chance de travailler à l'usine et non dehors. De plus, au camp, les ordres étaient donnés en allemand, or le Yiddish, que j'entendais à la maison, étant composé de 90% d'allemand : je comprenais alors ce qui était ordonné et j'évitais ainsi le plus souvent d'être battue.

Steward : membre masculin du personnel de cabine d'un avion  
supplice : douleur terrible  
la sélection : protocole visant à séparer les valides des non-valides avant l'extermination

## «La faculté de pardon»

Après la guerre, je ne voulais pas témoigner de cette douloureuse expérience, de peur d'avoir à revivre ce traumatisme\*. Pourtant des proches m'ont convaincue qu'il serait bon que j'informe le public scolaire de la vérité. Ces jeunes ont l'âge que j'avais lorsque je fus déportée à Auschwitz, ils peuvent me comprendre d'autant mieux. Alors j'ai commencé à témoigner dans des écoles et même parfois à des établissements allemands, qui, avec gêne, reconnaissent les erreurs passées de l'Allemagne. D'autres élèves avouent être totalement indifférents à ce sujet, alors que leurs parents étaient pour la plupart sur le front. Je participais aussi activement aux procès des responsables de la Shoah.

## Une certaine « Léo »

Je pensais échapper à ce qui suit mais pourtant un jour de 1947, je fus convoquée au tribunal du Quai des Orfèvres à Paris pour témoigner contre l'un de mes anciens bourreaux.

Lors de ce procès, on m'a principalement demandé si j'avais connu une certaine Klara Pfortsh. J'ai répondu que je ne m'en souvenais pas. On m'a alors précisé que cette personne était une kapo et qu'on la surnommait « Léo ».

Et là, je bondis en me rappelant cette femme qui était si violente et qui ressemblait à un homme, elle portait toujours un long manteau noir comme les SS .

L'inspecteur m'a informée qu'elle était détenue par les Russes mais que la France voulait la juger sur son territoire, donc ils désiraient ma présence pour témoigner contre elle .

Quelque mois plus tard, je reçus l'ordre des armées de me rendre en Allemagne pour le procès. Heureusement mon amie Claudine était là aussi.

Nous sommes donc allées toutes les deux à Rastatt le 6 octobre 1949. Il s'agissait bien de Léo, dans le box des accusés .

On nous a demandé si nous la reconnaissions. Je confirmais. Malgré tous ses actes malfaisants elle avait un bon avocat, mais cela ne suffit pas et elle fut condamnée à mort . En réalité la peine a été annulée. Cette condamnée est sortie au bout de 12 ans de prison. J'étais écœurée vis-à-vis de cette injustice.

Traumatisme : douleur mentale qui perdure après avoir vécu un choc

## **Un entretien impossible**

Dans ma vie après Auschwitz, j'étais curieuse de pouvoir questionner les gendarmes de Melle pour connaître la vérité tant voulue. Cet entretien aurait pu arriver un jour de 1970, ce jour-ci alors que je regardais la télé chez moi , j'ai eu comme un choc.

Sur le plateau télé de l'émission, l'un des invités me rappelle quelqu'un. Son visage m'interpelle. Il dit être un ancien officier de la gendarmerie du Poitou à la retraite. Et voilà que l'évidence me saute aux yeux : ce personnage n'est autre que le capitaine T., à qui j'ai refusé de donner l'adresse de mon père en 1944 et qui m'a expédiée à Auschwitz via Drancy! C'est bien lui qui, trente ans auparavant, m'avait attendue de pied ferme à la gendarmerie de la sous- préfecture après avoir donné l'ordre de m'arrêter .

En voyant cela j'empoigne mon téléphone et appelle la chaîne de télévision où se pavane mon ancien bourreau.

Je fais preuve d'un fort caractère et finis par obtenir le standard de l'émission au bout du fil. Je me présente comme une « revenante » qui souhaiterait parler à leur invité : Monsieur T. La standardiste me répond malheureusement que l'émission n'est pas en direct donc il me sera impossible de m'entretenir avec cet homme.

Après réflexion, si on m'avait passé le plateau, j'ignore ce que je lui aurais dit. Je lui aurais sans doute demandé pourquoi il n'avait pas menti aux Allemands sur ma capture, cela m'aurait permis d'ouvrir un dialogue historique, inédit .

Pourtant je ne regrette pas cet entretien manqué, cet homme ne méritait pas ma colère.

## **De retour au camp, Auschwitz le cimetière de mes parents**

C'est l'avocat et historien Serge Klarsfeld qui m'a convaincue de participer au premier voyage de jeunes se rendant à Auschwitz. Il a insisté pour que je vienne témoigner sur place afin de sensibiliser ces élèves qui étaient tous plus âgés que moi à l'époque de ma déportation.

En mars 1988, soit quarante-trois ans après ma libération, je me suis donc rendue pour la première fois à Auschwitz lors d'un voyage de l'Amicale, une association de déportés juifs, en compagnie d'une cinquantaine de professeurs et de bibliothécaires. Depuis j'y suis retournée environ vingt fois afin d'accompagner des groupes scolaires pour leur raconter mon témoignage et répondre à leurs questions.



Lors de mon premier voyage sur place, Le décor y avait quelque peu changé. Je titubais entre les restes de baraques, le sol était gelé, le ciel bas. Nous avons démarré notre visite par une vaste salle où l'on voit derrière une vitrine un immense tas de cheveux, de plusieurs tonnes, sur 10 mètres de long. Quel choc ! Cela correspond en réalité à tous les cheveux des détenus juifs une fois tondus de force. Cette vision m'a traumatisée car j'ai réalisé qu'il y avait forcément dans cette masse crépue, ceux de ma mère.

J'ai eu la même réaction devant l'ampleur des objets personnels réquisitionnés aux juifs. Ils étaient stockés, là, devant moi, des bijoux, des ustensiles de cuisine, des portefeuilles, des poupées... Tout ceci avait appartenu à quelqu'un, aujourd'hui disparu.

Je vois Auschwitz-Birkenau comme le cimetière symbolique de mes parents, c'est le seul endroit où je peux laisser aller mes sentiments. J'y viens pour me rendre utile mais aussi pour me recueillir auprès de mes parents.

Quelques souvenirs resurgissent comme des vieux démons :

- La couverture dans nos couchages, trop mince et trop étroite pour tenir chaud à toute la Koya
- Le manque d'hygiène et les mauvaises odeurs en permanence
- La neige qui venait épuiser le peu d'énergie qui nous restait
- Les SS qui criaient sur tout le monde.

Tout cela a disparu lorsque je me rends à Auschwitz mais cela reste néanmoins gravé dans ma mémoire.

Par la suite, à raison de deux ou trois voyages par an, j'ai dû m'y rendre une vingtaine de fois, et je ne m'y suis jamais faite.

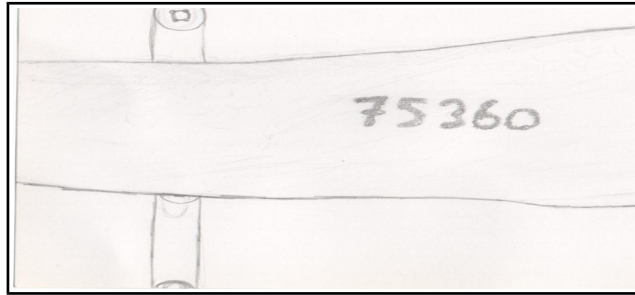


*Prothèses saisies  
aux déportés et  
visibles au camp  
d'Auschwitz  
attestant du  
nombre de  
victimes*

## « Et après »

Je me suis mariée en 1953 , puis ma fille Sophie est née après huit ans de mariage.

Ma fille unique m'a encouragée à écrire cet ouvrage, mais je le remettais toujours à plus tard. Il était douloureux de revivre certains souvenirs que j'avais enfouis. Elle voulait connaître mon histoire, malgré son jeune âge et me questionna tout d'abord sur mon tatouage, seule trace visible de mon passage dans les camps.



*Le numéro de matricule d'Ida tatoué sur son bras*

## « Ma meilleure élève »

Les plaintes de Madame Picard entre 1944 et 1945 contre les gendarmes français montraient combien elle était attachée à moi.

C'est pourquoi, dès mon retour en France, j'ai souhaité la revoir.

Elle était encore en vie quand j'ai écrit ce livre (« *J'ai pas pleuré* »), ce qui a été le déclencheur de nos retrouvailles, enfin, en septembre 2001. Madame Picard fut très heureuse de me revoir. Mon ancienne institutrice m'a serrée dans ses bras en continuant de m'appeler « *Ma p'tite Ida* ». Le mot juive avait disparu, enfin ! Mais reste, dans le village, le mot « *petite* » sans doute en souvenir du très jeune âge où je fus déportée, ou à cause de ma taille restée modeste à l'âge adulte. Je reste l'une de ses meilleures élèves.

Elle me posa des questions sur mon arrestation et se souvenait même qu'Alice l'avait prévenue, en larmes, lors de cette nuit de janvier 1944. Madame Picard croyait vraiment que j'étais en danger de mort. Le maire du village avait juré qu'il préviendrait s'il y avait du danger... On a vu le résultat !



*Raymond remet la règle en bois à Ida*

## « Même Raymond ! »

Lors de nos retrouvailles, j'ai également demandé à Madame Picard comment la classe avait réagi à l'annonce de mon arrestation. Elle m'a répondu :

« - J'ai prévenu les élèves que tu avais été emmenée par des Français, sur ordre des Allemands et que tes camarades devaient toujours penser à toi, comme une des leurs . »

A ces mots, je pleurais, je ne pouvais plus m'arrêter de pleurer. Jusqu'à ce que mon mari pleure lui aussi...

L'indignation\* de Madame Picard n'a pas faibli avec le temps. Elle maintient que le fait d'arrêter une enfant n'a rien d'héroïque. Un de mes camarades, Raymond, avait été le plus touché par mon arrestation.

Raymond était le petit voisin que j'aidais pour le français et qui m'aidait pour le calcul. Nous étions amoureux l'un de l'autre. Nous nous écrivions des mots doux. La nuit où les gendarmes sont venus m'arrêter, j'ai brûlé les lettres que Raymond m'envoyait de peur qu'Alice me gronde si elle les découvrait.

L'évocation de ce prénom, surgi de la nuit des temps, me fait drôle. Je laisse échapper un bonheur enfantin, resté intact malgré les épreuves connues ensuite. Je m'étonne tendrement, inconsciente de l'exclamation que je lâche à mi-voix : « Ah bon ? Raymond a pleuré ? Lui aussi ? »

## « Une aide appréciable mais vaine »

Lors de mon retour à Sompt, j'ai appris également que mon ancienne institutrice, à l'image d'Alice, avait essayé d'intervenir en ma faveur auprès de la gendarmerie française. Voici un extrait de sa plainte :

« Cher amis,

*Je viens vous demander de me rendre un grand service : j'ai entrepris de venger notre petite Ida qui a été enlevée en pleine nuit du 30 au 31 janvier 1944. Pour cela j'ai fait une déposition contre le capitaine de gendarmerie de Melle afin de le destituer de sa fonction. Je viens seulement d'apprendre qu'il avait été muté et envoyé à Nîmes, mais toujours en restant capitaine, et cela je ne le veux pas. J'ai compris que, vu que ce n'était pas la famille d'Ida en personne qui se plaignait, ce serait sa seule punition. [...] »*

L'intervention de mon institutrice n'a pas eu beaucoup d'effet. En réalité, l'homme qui a été à l'origine de la fin de mon enfance, c'est-à-dire le capitaine de la gendarmerie de Melle, n'a pas été arrêté, il a juste été muté... Selon Madame Picard, il a été rapidement innocenté en prétextant\* qu'il n'avait fait qu'obéir aux Allemands par peur des représailles, alors que nous avons l'intime conviction\* qu'il a sa part de responsabilité en choisissant de venir m'arrêter.

Indignation : sentiment de colère Déposition : déclaration sous le serment Prétextant : donner une raison non valable Conviction : certitude
---

## Femmes d'exceptions

Avec le recul, j'ai eu la chance au cours de ma vie de croiser des femmes d'exceptions telles que ma mère, Alice ma bienfaitrice par adoption, mes copines de camp, les résistantes suisses et Wanda l'infirmière.

Cette dernière est l'une des femmes qui m'a sauvé la vie au camp de Neustadt, après la marche de la mort. J'ai tout fait pour la retrouver afin de la remercier pour ce qu'elle avait fait pour moi. Mais quand j'ai retrouvé sa trace, j'ai appris qu'elle était atteinte d'une maladie cérébrale incurable. A mon grand désespoir nos retrouvailles ne se firent que quand elle tomba dans le coma en 2001. Elle mourra sans que je puisse lui faire part de ma gratitude.

*Wanda  
mon infirmière  
polonaise*



### Un besoin d'optimisme

La plupart des élèves sont sensibles à mon histoire. Ils fixent du regard mon tatouage. Certains me demandent ce que cela fait de vivre avec ces numéros bleus sous la peau. C'est assez simple: je pense qu'on ne revient jamais complètement d'Auschwitz. Une partie de moi-même y est restée.

D'autres me demandent ce que sont devenus mes parents. Je leur explique alors que je n'ai compris que tardivement que ma mère n'avait pu survivre à la déportation. Quant à mon père parti dans le dernier convoi, je ne saurais jamais comment et quand il a été assassiné. Ainsi je raconte à ces jeunes que je fus orpheline très tôt.

Lorsque je fais des visites dans les écoles, les enfants ont souvent des couleurs de peau différentes. Les camps m'ont rendu plus sensible au racisme et au fait que nous naissons tous égaux en droits. Je ne supporte pas de voir quelqu'un privé de sa liberté ou avoir faim. C'est pourquoi j'adresse mon témoignage à chacun d'entre eux, en espérant que cette nouvelle génération soit plus tolérante que la précédente.

Pour ne pas oublier l'horreur que tous les déportés ont vécue dans les camps, mes camarades répétaient cette phrase :

*« Si vous rentrez, il faudra leur dire.  
Ils ne vous croiront pas, mais il faudra leur dire.*

*Je sais que ma voix s'éteindra bientôt,  
ce livre sera comme le caillou  
que les juifs pratiquants déposeront au bord des tombes. »*



*Plaque  
commémorative  
située au pied  
du Mémorial  
d'Auschwitz -  
Birkenau*

-----

**Travail d'adaptation collectif et collaboratif  
effectué au Collège Camille Guérin de Vouneuil sur Vienne  
co-animé et encadré par M. COLIN, professeur d'Histoire  
et par Mme KOSMICKI, professeur de Lettres  
réalisé lors d'un Itinéraire De Citoyenneté  
avec la classe de 3<sup>ème</sup> C :**

**ASSIE C. - AUBERT C. - BATY M. - BERTHOLEAU C. - BLANCHARD V. - BOUTET T.  
- CONGOURDEAU M. - DISSART C. - GAUDRON C. - GUINAULT L. - ISSARTEL C. -  
MAROLLEAU C. - MIOT M. - OUVRARD M. - PETIT-CLAIR D. - PICHON C. -  
POPPEN T. - QUINTARD A. - RIVALLEAU V. - ROUSSEL L.  
- SOULIER P. - TRANCHANT C.**

**d'après l'œuvre J'ai pas pleuré d'Ida GRINSPAN**